Semaine du 4 au 10 janvier 2016

– Pourquoi on est là, au fait ?

– Mais tu sais bien, c'est le docteur qui t'a dit de voir ce psy.

– Mais j'ai rien à lui dire. Comment il s'appelle déjà ?

– Sauveur Saint-Yves.

Le jeune homme passa la main sur la barbe mousseuse et clairsemée qui lui envahissait les joues et le cou comme de la mauvaise herbe.

– Je lui dis quoi ?

– Mais tu sais bien, dit sa mère. Que tu dors pas. Que tu sors pas. Que tu es toujours sur tes jeux.

– Il va me répondre : achète-toi une vie.

Tous les deux parlaient à voix basse, avec les précautions qu'on prend dans la chambre d'un grand malade qui s'est endormi malgré la souffrance.

– Monsieur Luciani ?

Le jeune homme tressaillit. Comme il ne sortait plus de sa chambre, personne ne l'interpellait de cette façon. Il tourna la tête vers la porte qui venait de s'ouvrir et eut un regard d'ébahissement qui le fit paraître très enfantin, très démuni. Il s'attendait à voir un docteur dans le style de Dubois-Guérin, son médecin généraliste, un petit moustachu ratatiné derrière son bureau. Mais ce psychologue de quartier était un grand Noir décontracté dans un costard avec chemise blanche au col ouvert.

– Si vous voulez bien me suivre ? dit-il avec un discret signe de tête pour saluer la femme.

Il leur fit traverser le couloir qui séparait la salle d'attente de son cabinet de consultation. D'ordinaire, les nouveaux patients jetaient autour d'eux un bref regard d'inspection. Mais le jeune homme se tint immobile près d'un fauteuil, les yeux dans le vide.

– Asseyez-vous, l'invita Sauveur. Vous aussi, madame.

Madame Luciani posa son sac et son manteau sur le canapé et s'assit. C'était une petite femme au teint olivâtre, des cernes noirs lui creusant les yeux. Ses cheveux mal coupés, qui avaient été d'un noir de jais, grisonnaient à la racine.

– C'est moi qui vous ai appelé la semaine dernière pour prendre un rendez-vous pour mon fils.

– Mm, mm.

– Sur le conseil de mon généraliste.

– D'accord.

Silence. Lourde respiration du jeune homme. Il déplaça son corps dans le fauteuil comme un dormeur se retourne sur son matelas.

– Et vous, monsieur ? le sollicita Sauveur.

– Quoi, moi ?

Après un autre silence, le garçon s'adressa à sa mère :

– Tu vois, c'est le genre qui dit rien.

– Vous préférez que je vous pose des questions ? lui demanda Sauveur de sa voix la plus lénifiante.

– Je sais pas… Oui.

– Savez-vous pourquoi vous êtes ici ?

– Ici… sur Terre ?

– En consultation. Mais votre question est tout aussi valable. Pourquoi êtes-vous sur Terre ?

– Bah, en fait, c'est la question.

– Mm, mm.

– Je sais pas pourquoi je suis ici. Je sais pas à quoi ça sert. Je sers à rien, moi non plus.

Le garçon parlait d'une voix grave, bien timbrée,

qui aurait pu être virile, mais qui était mollassonne, exténuée.

– Je sais pas comment faire avec la vie.

– Comment faire avec la vie, répéta Sauveur de sa voix d'hypnotiseur.

– Ma mère vous a dit au téléphone… Je reste dans ma chambre. Ça va faire depuis un an, un an et demi.

– Deux ans, rectifia sa mère, dont les yeux s'étaient brouillés de larmes.

– Pourtant, vous êtes venu ici, remarqua Sauveur.

– Maman m'a conduit en voiture.

Il se caressa la barbe d'un lent mouvement de la main droite et marmonna « maman », comme s'il se rendait compte qu'à son âge on ne parlait plus comme ça.

– J'ai 22 ans, mais je me sens pas adulte, en fait.

– 23, souffla sa mère.

Le temps passait pour elle, mais pas pour lui.

– Je suis cassé, en fait.

– Cassé, répéta l'écho.

– Je sais, Dubois-Machin, il dit que c'est de la dépression. Mais je me sens pas déprimé. J'ai juste pas envie de ce qui est dehors. Dehors, c'est comme un film d'horreur. J'essaie de pas y penser. C'est ça, ma vie. Il faut pas penser.

– Comment on fait pour « pas penser » ? questionna Sauveur, comme quelqu'un qui douterait que la chose soit possible.

– C'est pas compliqué. Tu te fais un thé, tu te mets sur ta station, tu arrives dans un match qui est commencé. On s'entre-tue, il y a deux équipes. C'est le genre de truc qu'il faut connaître à fond pour savoir où frapper, et tout ça. Tu as un flingue, tu tires, c'est en caméra subjective. C'est très réaliste. Ça vide la tête. Après, t'attends d'être bien fatigué pour te coucher. Mais genre tu tombes de sommeil.

Tout en parlant, il se frottait la barbe. Puis il se passa la main dans ses cheveux trop longs, un peu gras, dressant une huppe sur son crâne.

– Donc, madame Luciani, dit Sauveur, faisant pivoter vers elle son fauteuil, vous vivez seule avec votre fils, c'est ça ?

– Pas depuis toujours. On s'est séparés, il y a cinq ans, son père et moi. Mais bien. Je veux dire : sans drame. On était d'accord. Au début, Jean-Jacques allait chez son père une semaine sur deux. Mais après, il a déménagé en région parisienne pour le travail, et c'est devenu plus compliqué.

Sauveur fit de nouveau face au jeune homme.